

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 58 (2011)

Heft: 1: Fascicule français. La littérature face à l'hégémonie de l'économie

Artikel: Et si la littérature et l'économie dialoguaient : quelles représentations de l'humain à l'heure du néolibéralisme?

Autor: Florey, Sonya

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-271901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et si la littérature et l'économie dialoguaient : quelles représentations de l'humain à l'heure du néolibéralisme ?

Le 26 avril 2011, un salarié s'est immolé par le feu sur le parking d'une agence de France Telecom. En trois ans, plus de 30 employés de la même entreprise se sont ôtés la vie. Il serait évidemment simpliste de chercher des causes exclusivement professionnelles à cette vague de suicides. Cependant, parmi ceux qui ont commenté leur geste avant de l'accomplir, plusieurs évoquent le durcissement des conditions de travail : depuis une dizaine d'années, l'ancienne entreprise nationalisée chemine vers la privatisation. Pour optimiser la productivité, des modes de gestion dits agressifs sont installés : appréciation individualisée des performances, intensification des méthodes de contrôle des salariés, fixation d'objectifs irréalistes, mutations forcées, compression des effectifs, réforme de la culture professionnelle. Changeons de perspective. Évaluons à présent ces transformations du point de vue des dirigeants¹. En juin 2005, Didier Lombard, le Président-Directeur Général de France Telecom, présente le plan NEXT (nouvelle expérience des télécom), caractérisé par une stratégie de « convergence » (qui cherche à offrir au client un accès globalisé aux différents services : fixe, mobile, internet, télévision). Ce programme vise à augmenter la productivité de 15% entre 2006 et 2008 et à dynamiser la politique commerciale. Le plan NEXT a été une réussite financière : le groupe s'est désendetté, les dividendes versés aux actionnaires ont augmenté – de même que le chiffre d'affaires – tandis que les coûts ont diminué. Dans le sillage de NEXT, le plan ACT (anticipation et compétences pour la transformation) a orienté la gestion des ressources humaines : rajeunissement de la pyramide des âges, accroissement de la mobilité, déploiement des métiers de services au client, remplacement partiel des départs naturels.

On ne préjugera pas ici de la responsabilité – ou non – des nouvelles méthodes de management sur le déclin de la santé des employés ; en revanche, on s'intéressera au monde littéraire qui offre un troisième regard

¹ Cité dans le « Rapport de l'Inspection du Travail adressé au Procureur de la République », 04/02/2010 (http://asset.rue89.com/files/rapport_france_telecom_0.pdf).

sur ce phénomène. Peut-être même l'a-t-il annoncé. En 2000, Thierry Beinstingel publie un roman, *Central*, qui se construit autour de la mutation « managériale » survenue dans un grand groupe de télécommunications français. Beinstingel est cadre depuis 25 ans chez France Telecom : les innovations de l'entreprise, il les a expérimentées comme employé et retranscrites comme écrivain. Au travers de deux textes emblématiques d'un mouvement littéraire naissant, la « fiction d'entreprise », nous éprouverons et commenterons le postulat énoncé par Wolfgang Iser et d'autres critiques de l'École de Constance selon lequel la fiction a la capacité de dire (une partie) de la réalité socio-économique de notre époque.

Le roman et le drame formulent des possibilités qu'excluent les systèmes sociaux dominants de l'époque, et qui ne peuvent donc être introduits dans le monde quotidien que par la fiction. La fiction dit [...] quelque chose à propos de ce que les systèmes dominants mettent entre parenthèses et qu'ils ne peuvent par conséquent introduire dans la vie quotidienne qu'ils organisent³.

Ainsi, en retranscrivant un aspect déficitaire du système, le texte littéraire offre un aperçu sur le fonctionnement dudit système. Si l'on accepte l'idée que le discours néolibéral occupe une place hégémonique aujourd'hui, alors la littérature montrerait ses failles. Dans un système qui vante la liberté de l'individu, la littérature représenterait un travailleur aliéné. Les bases d'un dialogue semblent posées puisque les textes littéraires parlent d'un réel fortement assujéti au discours et à la logique économiques. Il s'agira d'explorer comment les écrivains en parlent, quelles formes littéraires ils convoquent, et enfin, quel positionnement face à l'hégémonie néolibérale on peut en déduire.

Lorsque le narrateur et l'auteur sont une même personne

Dans *Central*, une entreprise de télécommunications adopte des principes libéraux. Bien que cette mutation se fasse par moments dans le silence et la lenteur, elle se cristallise aussi dans des projets péremptoirs. La « Description d'emploi » est de ceux-là : issue des dirigeants, elle exige que les employés recensent leurs tâches et les expriment à l'aide d'un « Glossaire des verbes ». Une somme de cent nonante-sept verbes à

² Thierry Beinstingel, *Central*, Paris, Fayard, 2000.

³ Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture*, Bruxelles, Mardaga, 1985 [éd. orig. en allemand, 1976], p. 135.

l'infinitif pour décrire l'ensemble des activités des cent cinquante mille employés de l'entreprise. Tout geste est ainsi passé au travers de ce filtre normatif lexical. L'adoption forcée du glossaire par les employés explique non seulement la genèse du roman, mais justifie également la forme de ce dernier.

Car les verbes, les écrire ainsi : à l'infinitif ou à la troisième personne du singulier sans mentionner ni pronom personnel, ni sujet, celui-ci étant supposé contenu dans le nom propre, la seule chose nous appartenant, écrit une fois pour toutes en haut de la première page, déjà oublié. Et recevoir ainsi cette double claqué : ne pas parler de soi à la première personne, se dépersonnaliser donc, mais en plus, utiliser la troisième personne sans mentionner « il » ou « elle ». Ne devenir qu'une chose innommée et innommable [...]

Tuer son propre visage.

Jurer d'écrire un jour avec la même puissance des verbes sans sujet⁴.

Cette situation appelle deux remarques sur les liens tissés entre littérature et économie.

1° L'infinitif et le gérondif sont les seules formes verbales utilisées dans le texte. Les phrases privées de personne grammaticale renvoient à un personnage privé de « visibilité » dans le récit, à un sujet qui existe (résiste) encore, mais qui est en voie de réification. Appliquée à l'ensemble du roman, la contrainte des verbes sans sujet crée un effet de saturation. La lecture s'en trouve d'abord ralentie ; puis, l'œil s'habitue à cette syntaxe particulière. Or l'habitude (de lecture) répond à la résignation des personnages du roman : quelle est la responsabilité de chaque individu dans la mise en place d'un processus aliénant – et qui, dans le cas de *Central* l'aliène directement ? Si quelques personnages montrent une velléité de résistance à la « Description d'emploi », tous finissent par s'y soumettre.

2° Au fil du récit, les personnages adoptent un nouveau lexique. Dans le « langage guerrier de la nouvelle économie »⁵, des mots inédits apparaissent, qui sont substitués aux anciens : on ne dit plus « abonné », mais « client »⁶ ; on dit « ressources humaines » à la place de « service du personnel »⁷, « slides » à la place de « transparents »⁸ ; « service des réclamations » est

⁴ Thierry Beinstingel, *Central*, op. cit., pp. 48-49.

⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁷ *Ibid.*, p. 55.

⁸ *Ibid.*, p. 131.

remplacé par « service des dérangements » (« ‘réclamations’ devenant trop péjoratif pour l’Entreprise, laissant penser à des mécontents »), lui-même remplacé par « service après-vente » (« ‘dérangements’ laissant croire à une mauvaise qualité des postes téléphoniques »⁹). Les « mots économisés d’une société économique »¹⁰, sont porteurs de violence et manifestent des rapports de force : accepter d’utiliser ce langage revient à affirmer que l’humain n’est plus perçu que par le filtre de la rentabilité.

Les mots avouant notre cynisme, la banalité de la phraséologie économique, normal de dire : les salaires du personnel représentant quarante pour cent des charges de l’Entreprise, nécessaire de prévoir un abaissement progressif de ce pourcentage par un moyen adapté. Derrière la phrase insipide, incolore, inodore, des hommes et des femmes jetés dehors, chacun se voilant la face pourvu que moi...¹¹

Face à la mutation, le narrateur ne s’érige pas en défenseur d’une entreprise à échelle humaine ; sa révolte le conduit à se tourner vers des moyens d’action alternatifs, qui paraissent sans commune mesure avec la violence économique. Tout d’abord, « Se venger. Oublier. Respirer. Continuer. Écrire »¹² : terminer cette série d’infinitifs par le geste de l’écriture met en lumière l’importance de la littérature dans le dialogue médiat avec la réalité économique. Ensuite, le regard que le narrateur porte sur ses collègues apparaît comme une promesse de contrecarrer ce processus de déshumanisation : « Voir ces collègues comme des entiers. Des humains, tout simplement, mes semblables et non comme des choses de l’Entreprise »¹³. Une résistance à la violence économique, mais pas frontalement : en suggérant par la forme même du texte le pouvoir aliénant de la logique économique et en mettant en scène un narrateur qui pense encore. Qui agit. Dans la fiction.

Lorsque l’auteur est extérieur à la réalité économique

Un autre contexte d’énonciation est proposé avec le récit de Jean-Charles Massera, *United Problems of Coût de la Main d’œuvre*¹⁴ : a priori, on

⁹ *Ibid.*, p. 107.

¹⁰ *Ibid.*, p. 133.

¹¹ *Ibid.*, p. 103.

¹² *Ibid.*, p. 49.

¹³ *Ibid.*, p. 117.

¹⁴ Jean-Charles Massera, *United problems of coût de la main-d’œuvre*, Paris, P.O.L, 2002.

lit un dialogue entre une femme qui soumet des questions à un homme, rompu au langage de l'économie néolibérale.

Croyez-vous, pour reprendre la conversation qu'on a eue avec ceux du troisième hier, que la boîte où travaille mon mari va à son tour être rattrapée par la crise ?

Il ne reste aujourd'hui que deux pôles de croissance de tout un tas d'choses que tu peux pas t'payer avec 6000 balles par mois et de stabilité économique dans le monde: les États-Unis et les pays où tu t'rends compte qu'on est pas si mal quand on r'garde c'qui s'passé dans d'autres pays. Et il est difficile de croire que leur expansion puisse se poursuivre s'ils ne s'implantent pas plus dans des pays où des gens comme ceux qu'on a vus dans l'reportage d'hier soir travaillent quinze heures par jour pour un salaire qui leur permet même pas d'nourrir leur famille, mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre. La moitié, et peut-être même les deux tiers de la population du globe sont en effet en crise... Le défi, c'est aujourd'hui de rétablir les flux de capitaux internationaux qui ont déserté les pays où des gens comme ceux qu'on a vus dans l'reportage d'hier soir travaillent quinze heures par jour pour un salaire qui leur permet même pas d'nourrir leur famille, mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre, et qui seuls peuvent ranimer la croissance de tout un tas d'choses que tu peux pas t'payer avec 6000 balles par mois¹⁵.

Typographiquement, il s'agit bien d'un dialogue. Très vite, cependant, on comprend que l'interaction est factice entre les interlocuteurs. Deux points de vue sont juxtaposés, qui révèlent une fondamentale incompatibilité ; les inquiétudes éminemment personnelles du premier personnage et les intérêts du spécialiste en économie n'évoluent pas sur le même plan. La femme s'institue en porte-parole de « [s]a fille », « [s]on mari », « la sœur à Christian », « ceux du troisième », « ceux d'en face » ou encore « un mec comme Francis ». À ces questions fondées sur des destins individuels, l'homme donne des réponses référant à des principes de macroéconomie, tels que l'équilibre mondial des marchés ou la politique d'investissement du Fonds Monétaire International (FMI). Que peut « un mec comme Francis » face à « la nouvelle architecture financière mondiale » ? Le texte ne propose pas d'échappatoire, même s'il promet que Francis « peut très bien trouver sa place dans l'rayon chaussures à Décathlon »¹⁶. Sans doute. Malgré un contenu silencieux, la *forme* du texte dit quelque chose à propos de l'économie et de tous les « Francis ».

¹⁵ *Ibid.*, p. 11.

¹⁶ *Ibid.*, p. 35.

1° Sur le plan lexical, on note des emprunts au langage oral (élision du « e » muet, non respect de la double négation, transcriptions de liaisons fautives : « les pays où tu t'rends compte qu'on est pas si mal quand on r'garde c'qui s'passe dans d'autres pays », « mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre »). L'intrusion de l'oral dans un discours de type sérieux, ainsi qu'un contenu en parfait décalage avec le discours attendu d'un spécialiste de l'économie créent un effet burlesque : un discours supposé rationnel, au contenu trivial, exprimé dans un registre de langue familier.

2° Sur le plan syntaxique, des expressions sont répétées de manière lancinante. Par exemple, le syntagme « des gens comme ceux qu'on a vus dans l'reportage d'hier soir travaillent quinze heures par jour pour un salaire qui leur permet même pas d'nourrir leur famille, mais qu'i-z-acceptent parce qu'i-z-ont rien d'autre » est utilisé pour désigner des « travailleurs du quart monde ». Sur le même modèle, « tout un tas d'choses que tu peux pas t'payer avec 6000 balles par mois » remplacent des biens de consommation de luxe ou encore, une « boutique où tu peux trouver un service à thé pour 20 balles » pour « distributeur ». Les mots de l'économie sont remplacés par de longues périphrases, reproduites systématiquement à chaque désignation de l'objet. À titre d'illustration, le dernier exemple cité apparaît à 21 reprises dans un texte de 46 pages. Cette pratique produit un effet de saturation : les phrases sont allongées artificiellement, alourdies par la répétition, à tel point que le discours devient progressivement abscons, et le sens, noyé sous la prolifération de mots. Mais un effet d'euphémisation apparaît simultanément : le message est dilué dans un trop-plein de mots, son caractère circulaire est souligné. Autotélique, il cherche sa légitimation en lui-même. On s'immunise lentement contre ces syntagmes récurrents.

Le projet de Massera consiste à se réappropriier la langue des spécialistes de l'économie et à la transformer. L'utilisation mécanique des structures préexistantes du discours néolibéral conduit ce dernier à révéler sa logique autoréférentielle, à interroger sa vacuité et à suggérer son poids aliénant. Le texte ne prend pas ouvertement position contre le système néolibéral. Au contraire, la lutte est dans le verbe, comme si l'important était moins de critiquer le système en place que de susciter la réflexion du lecteur. Lorsqu'on refuse de nommer les faits, on atténue la portée de l'information ; l'absence de désignation de phénomènes tels que la mondialisation et ses conséquences invite le lecteur à se questionner sur la

transparence de sa propre société, sur « cette langue pensée à l'échelle des intérêts qu'elle sert et non à celle de notre subjectivité »¹⁷. On ne saurait pourtant enfermer l'auteur dans une volonté unilatérale de critiquer le néolibéralisme :

La société consumériste est une donnée, un contexte dans lequel il s'agit, malgré tout, de nous construire. Sa critique ne sert plus à rien. Tout comme celle du spectacle. En outre, cette société, aussi aliénante qu'elle soit, n'est ni pire ni meilleure que celles qui l'ont précédée... [...] La question est plutôt de savoir comment se construire dans cette société, cette histoire qui est la nôtre. Mais c'est autrement plus difficile que d'expliquer que la société de consommation, c'est le mal¹⁸.

Ainsi, face à des conditions socio-économiques qui se sont modifiées, il s'agit de se (re)positionner. L'individu est pensé dans l'ailleurs (l'Asie du Sud-Est) et dans l'englobant (le marché mondialisé). Impliqué dans un système holiste, où les anciennes valeurs morales sont vidées de leur contenu et remplies par des contenus pragmatiques (la « raison instrumentale » de Charles Taylor), il ignore les étapes, le langage, les codes, la politique qui président à l'évolution (la péjoration ?) de son destin. Autrement dit, la délocalisation génère des comportements purs, c'est-à-dire épurés de leur dimension morale et de ce qui protégeait précédemment le travailleur.

Que peut la littérature ?

Dans un roman composé sans verbe conjugué et dans un récit circulaire où la rencontre entre les deux personnages n'est que mimée, la littérature ne reste pas neutre. Même si elle n'appelle pas au renouvellement des pratiques économiques, ni ouvertement à la résistance, elle prend position par le choix des thèmes traités ainsi que par les formes langagières investies. On s'inscrit ainsi à la suite de Bertrand Leclair, selon qui la littérature « pourrait bien être le vecteur de la résistance la plus concrète aux idéologies dominantes en ce qu'elle est [...] : l'un des lieux privilégiés de l'altérité, et d'une altération qui se joue dans la langue »¹⁹.

¹⁷ Jean-Charles Massera, « A Cauchemar is born », entretien avec Jérôme Goude, *Le Matricule des Anges*, 82, avril 2007 (http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=55683).

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Bertrand Leclair, *Théorie de la déroute*, Paris, Le Seuil, coll. « Verticales », 2001, p. 12.

Central et United Problems of Coût de la main d'œuvre ne sont pas des exceptions dans le paysage littéraire contemporain : ils sont emblématiques d'un ensemble de textes qui inscrivent leur intrigue dans le monde professionnel du XXI^e siècle. À partir de cette catégorie, le roman d'entreprise, on peut esquisser quelques considérations qui accompagnent le dialogue entre littérature et économie.

1. La littérature se saisit du réel

« Pratique, peu coûteux à l'entretien, vous ne regretterez pas de vous offrir ce superbe jeune diplômé en pleine santé »²⁰ : le 23 février 2009, Yannick Miel s'est littéralement « mis en vente » sur eBay.fr²¹ et a attendu que la communauté d'acheteurs pose un prix sur son existence professionnelle. En quelques heures, la cote de Miel s'est envolée et a atteint la somme virtuelle de 10 millions d'Euros. On ne portera peut-être pas le même regard sur cette affaire après avoir lu *Les Actifs corporels*²². Le roman de Bernard Mourad relate l'introduction en bourse du personnage principal : dans une société où l'économie de marché s'impose comme l'ultime légitimation universelle, le héros devient une « société-personne » dont on pourra acheter des actions. Pour atteindre son plus haut degré d'accomplissement – ou pour optimiser son capital de départ – l'individu doit se muer en une entité matérielle, quantifiable et soumise à la spéculation. Cette dystopie demande si l'on peut donner à l'humain une « valeur concrète, chiffrée et négociable »²³ et répond par la négative, si l'on se fie à la fin tragique du héros, soumis à la loi de l'offre et de la demande, aux fluctuations du marché. Autrement dit, la valeur de la société-personne n'est pas fixe, elle dépend des fluctuations du marché, qui affectent la cotation de ses actions. Plaquant un référentiel normatif économique sur le personnage, refusant à ce dernier tout caractère proprement humain (car il affecterait la stabilité du marché), la littérature « découpe » le réel et le nomme. Elle redonne une épaisseur par le langage à des pratiques qui demeurent dans l'implicite : lorsqu'on parle de l'augmentation du

²⁰ « Employeurs, offrez-vous un 'jeune diplômé en pleine santé' sur eBay », *Le Monde*, 25/02/2009 (http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=1072384&clef=ARC-TRK-D_01, page consultée le 15/05/2009).

²¹ eBay.fr est un site de courtage et de vente aux enchères en ligne.

²² Bernard Mourad, *Les Actifs corporels*, Paris, Lattès, 2006.

²³ *Ibid.*, p. 32.

capital d'une société, mentionne-t-on parallèlement le nombre éventuel d'employés licenciés ? La fiction invite à une réflexion de type « moral » autour de certains mécanismes. Est-ce adéquat de *se vendre* ? Est-ce que tout est consommable ? Quel est cet humain qui se soumet librement aux lois du néolibéralisme ? Aliéné, certainement. Tout comme Yannick Miel ?

2. La littérature dévoile une part du monde que nous ne remarquons plus

La littérature [...] ne fait jamais œuvre critique, c'est-à-dire qu'elle ne corrige pas, ne remplace pas les propos voltairiens et progressistes de M. Homais par des propos plus vrais ou plus adéquats au « réel » : elle les montre dans leur « étrangeté », elle les défamiliarise, mais sans prétendre posséder d'instruments de connaissance qu'elle pourrait leur opposer²⁴.

L'« étrangeté » dont parle Marc Angenot rappelle le principe de « défamiliarisation » de Victor Chklovski²⁵, repris par Berthold Brecht sous le nom de *Verfremdungseffekt* et traduit en français par « distanciation » ou « effet-V ». Pour attirer l'attention sur une chose habituelle ou familière, il faut la transformer en une chose singulière, frappante, (voire choquante, dit Brecht), inattendue. « Il faut mettre sur l'événement le plus commun, insignifiant, mille fois répété, le sceau de l'inhabituel »²⁶. Dans le cas qui nous occupe, l'habituel, c'est la pression de la rentabilité, la désobjectivation et l'aliénation à l'œuvre dans le milieu professionnel contemporain. Or pour représenter ces pratiques familières, le texte recourt aux spécificités formelles littéraires, qui permettent de poser un regard renouvelé sur le réel. Comme s'il fallait cultiver une identité-repoussoir, pour faire naître une identité reconstructrice.

3. La littérature permet une identification forte

Le texte littéraire permet au lecteur de *se pro-jeter* dans des existences qu'il ne vivra jamais, mais aussi dans la sienne propre, en construction : la fiction renseigne sur le rapport que chacun entretient, dans l'ici et le maintenant, avec la société. Le héros coté en bourse, l'employé de France

²⁴ Marc Angenot, « Que peut la littérature ? : Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans *La Politique du texte : Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 12.

²⁵ Viktor Borisovitch Chklovski, *L'Art comme procédé*, Paris, Allia, 2008 [1917].

²⁶ Bertolt Brecht, « Appendices à la *Nouvelle technique de l'art du comédien* », *Europe*, 133-134, janvier-février 1957, p. 201.

Telecom, la « sœur à Christian », ça aurait pu être moi. Ou vous. La projection est parente de l'identification. On rejoint ici les intérêts de Thomas Pavel²⁷ qui, en fondant le caractère inférentiel de la fiction, trouve une explication à la projection possible du lecteur dans le personnage livresque. Hans Robert Jauss²⁸ a également montré que la *catharsis* permet une identification possible et une refondation du lien social. Plus généralement, si le discours économique énonce des principes, des lois, des postulats, qui auront *a posteriori* un effet sur les individus, son équivalent littéraire propose une inversion de la dynamique, un reversement logique : par la mise en récit d'un personnage assujéti à l'entreprise, aux lois du marché, quelques principes d'une économie hégémonique sont questionnés. Autrement dit, la littérature propose une humanisation de l'idéologie, grâce à la personification de destins.

4. *La littérature ne change pas le monde*

Les travaux de Jean-Marie Schaeffer²⁹ et ceux de Marc Angenot³⁰, notamment, ont montré que la littérature est créatrice de connaissances. Il serait toutefois excessif de lire dans le texte littéraire la promesse d'un renouvellement socio-économique. Qu'attendre du roman de Beinstingel lorsqu'il raconte la mutation à l'œuvre chez France Telecom ? Non pas une connaissance d'ordre pratique : les moyens d'action d'une littérature qui défierait les fonctionnements du néolibéralisme sont limités. Dans l'intrigue de *Central*, « écrire » arrive après la planification de l'économie : le dialogue qui s'établit est forcément médiat, la connaissance, *a posteriori*.

Pourtant, au constat d'une littérature sans prise sur le monde, on préférerait se demander, paraphrasant Jean-Paul Sartre : que peut la littérature ? Voici quelques propositions :

- lire le monde sans échapper absolument à ce qu'elle dénonce éventuellement ;
- poser un regard critique et non assertif sur le réel économique ;

²⁷ Thomas Pavel, *Comment écouter la littérature ?*, Paris, Fayard, Leçons inaugurales du Collège de France, 2006.

²⁸ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1991 [éd. orig. en allemand, 1978].

²⁹ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, 1999.

³⁰ Marc Angenot, « Que peut la littérature ? : Sociocritique littéraire et critique du discours social », *op. cit.*, pp. 1-18 ; « À quoi sert la littérature ? », dans « *On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments* » et autres essais, Montréal, Université McGill, *Discours social*, 2001, vol. V, pp. 34-38.

- devenir une littérature de la contestation, mais par le détour, abandonnant l'accusation directe et l'appel à la révolte ;
- renvoyer au lecteur une image (du réel, de l'autre, de lui-même) porteuse d'une interrogation ;
- détourner la logique de l'idéologie dominante afin de révéler sa violence ;
- s'engager.

Ces postulats sont-ils les indices d'une résistance d'arrière-garde ? Une nostalgie, un espoir de faire (re)vivre le monde, humaniste, que l'économie dit mort ? Peut-être. Mais on pourrait aussi renverser la question : si la littérature a été désinvestie de ces pouvoirs-là, si elle est disqualifiée dans notre société, les conditions ne sont-elles pas justement rassemblées pour cultiver la liberté de revitaliser ce qui fait la littérature ? La catabase et l'anabase deviendraient ainsi la métaphore d'un trajet des périphéries du monde, vers son centre névralgique.

SONYA FLOREY
Université de Lausanne
Haute École Pédagogique du canton de Vaud
sonya.florey@hepl.ch

